

je le tuais toujours raide.

—Ah ! murmura Bastien avec distraction, et tout entier à ses fonctions de veilleur de nuit.

—Il y a mieux, poursuivit le capitaine, j'ai fait plusieurs fois le pari de crever un œil à mon adversaire, le gauche ou le droit, et j'ai toujours fait mouche. Mais, vois-tu, ami Bastien, le plus simple est de visier au cœur, on tue raide.

Et le capitaine abaissa le canon de son pistolet.

—Que faites-vous ? s'écria vivement Bastien, qui fit un saut en arrière.

—Je vise au cœur, répondit froidement Felipone qui ajusta le soldat en disant : Je ne veux pas te faire souffrir.

Et il fit feu, ajoutant :

—Tu me gênais, mon garçon : tant pis pour toi !

Un éclair illumina la nuit, une détonation se fit entendre, suivie d'un cri de douleur, et le hussard tomba à la renverse.

A ce bruit, à ce cri, le colonel fut brusquement arraché à son léthargique sommeil, et il se souleva à demi, croyant avoir affaire aux Russes.

Mais Felipone, qui s'était armé du second pistolet, lui appuya soudain son genou sur la poitrine et le renversa brutalement sur le sol, où il le tint couché.

Alors le colonel, stupéfait de cette brusque agression, put voir penché sur lui la figure grimacante et railleuse de son ennemi, animée d'un féroce sourire, et ce sourire lui révéla, avec la rapidité de l'éclair, toute la bassesse, toute la cruelle infamie de cet homme en qui il avait cru.

—Ah ! ah ! ricana l'Italien, tu as été assez niais, colonel Armand de Kergaz, pour croire à l'amitié de l'homme à qui tu avais volé la femme qu'il aimait... et tu as été assez niais pour t'imaginer qu'il te le pardonnerait jamais ! Ah ! tu as poussé la sottise et la stupidité jusqu'à faire ton testament, suppliant ce cher ami d'épouser ta veuve et d'accepter la moitié de ta fortune !.. Et puis, tu t'es endormi tranquillement avec l'espoir de te réveiller, de voir luire des jours meilleurs et de rejoindre cette femme et cet enfant, objets de ta sollicitude ardente !... Triple sot ! ... Eh bien, non, acheva le capitaine, tu ne les reverras pas, et tu vas te rendormir pour toujours, cher ami.

Et le capitaine dirigea le canon de son pistolet vers le front d'Armand de Kergaz.

Celui-ci, dominé par l'instinct de la conservation, essaya de se débarrasser de son étreinte, de secouer ce genou qui pesait sur lui.

Mais Felipone le tint cloué à terre et lui dit :

—C'est inutile, mon colonel, il faut rester ici.

—Lâche ! murmura Armand de Kergaz, dont l'œil étincela de mépris.

—Sois tranquille, ricana Felipone, ton vœu sera accompli ; j'épouserai ta veuve, je porterai ton deuil, et le monde me verra te pleurer éternellement. Je suis homme à observer les convenances.

Et le pistolet toucha le front du colonel, maintenu immobile sous le genou de l'Italien, et celui-ci fit feu avec le même sang-froid qu'il en avait mis tout à l'heure à tirer sur le hussard fidèle.

La balle brisa le crâne au colonel Armand de Kergaz, et les débris de sa cervelle rejallirent sanglants sur les mains de l'assassin.

Bastien était étendu tout auprès dans une mare de

sang, et le crime de l'Italien n'avait eu d'autre témoin que Dieu.

## II

Quatre ans après la scène terrible que nous venons de raconter, c'est-à-dire au mois de mai de l'année 1816, nous aurions retrouvé le capitaine Felipone colonel et l'heureux époux de madame Hélène de Kergaz.

Le colonel habitait, durant l'été, une belle terre d'apparence seigneuriale, située en Bretagne, aux limites extrêmes du Finistère. Kerloven, c'était son nom, était une propriété de famille que feu le colonel Armand de Kergaz avait léguée à sa femme.

Le château était bâti au nord de la mer, en haut d'une valise, et du côté de la terre il dominait une jolie petite vallée bretonne couverte de bruyères roses et bornée de grands bois.

Rien n'était plus sauvages et plus pittoresque, plus isolé et plus charmant d'aspect, que ce vieux manoir féodal complètement restauré dans le goût moderne à l'intérieur, grâce à la fortune immense du colonel Felipone, et auquel, à l'extérieur, on avait conservé son poétique manteau de vétusté.

Un grand parc aux ormes séculaires entourait le château de l'ouest à l'est. La façade était battue en brèche par la mer, cette mer houleuse et grise, aux grandioses colères qui ronge éternellement les côtes bretonnes.

Une plate-forme, dont la construction remontait aux croisades, s'étendait, de ce côté, d'une tour à l'autre.

En bas, à plusieurs centaines de pieds, grondait le vieil Océan.

Le colonel était arrivé à Kerloven vers la fin d'avril, en compagnie de sa femme, qui touchait au terme d'une grosse, fruit premier de son nouvel hymen, et d'un enfant de cinq ans environ qui s'appelait Armand, comme son père, l'infortuné colonel de hussard que nous avons vu mourir assassiné par l'Italien.

Le colonel Felipone avait été fait comte par la restauration, ce qui faisait que la veuve de M. de Kergaz, qui était gentilhomme de la vieille roche, avait conservé ainsi son titre de comtesse.

Le comte, — nous appellerons ainsi désormais l'Italien, — le comte, disons-nous, passait son temps à chasser dans les environs, et s'était lié avec tous les hobereaux dalentour.

La comtesse vivait dans la retraite la plus absolue.

Certes, ceux qui avaient connu jadis, à la cour de l'empereur Napoléon, la brillante et belle Hélène de Kergaz, auraient eu peine à la reconnaître dans cette femme pâle et flétrie, au regard navré, à la démarche empli de mornes lassitudes, au sourire triste et résigné.

Quatre années plus tôt, madame de Kergaz, qui, depuis plusieurs mois, était en proie à une mortelle inquiétude sur le sort de son mari, avait vu entrer chez elle, un matin, le capitaine Felipone tout vêtu de noir,

(A continuer.)